

LA RÉVOLUTION, ÉLÉMENT RITUEL OU CONSTITUTIF DE L'ANARCHISME ?

par

HORST STOWASSER

Il est évident que la connotation révolutionnaire — c'est-à-dire l'intention d'opérer une transformation *fondamentale* de la société — fait partie intégrante de l'anarchisme. Il n'y a pas de pratique ou de théorie anarchiste qui ne soit pas révolutionnaire ; si elle ne l'est pas, elle n'est pas anarchiste. Toute autre solution est une contradiction en soi. Notre société est totalement définie par la *domination* ; si nous voulons une société an-archiste, sans domination, nous ne pouvons l'obtenir que par une transformation radicale, par une ré-volution. Parler d'anarchisme révolutionnaire, c'est donc un pléonasme. Se demander si l'anarchisme peut être révolutionnaire ou non a aussi peu de sens que de se demander si l'être humain peut vivre sans cœur.

Jusque-là, il est facile de s'entendre. Mais ensuite ?

Constater et reconnaître que l'anarchisme inclut en soi une position révolutionnaire n'est que rhétorique tant que nous n'avons pas défini et concrétisé ce que signifie la « révolution » et comment nous pouvons la mener à bien.

Je n'ai pas l'intention d'ajouter ici une définition à toutes celles qui existent déjà. Je voudrais ici me limiter à la critique des discussions sur la pratique qui ont lieu depuis un certain temps. Ma critique, comme on peut s'y attendre, repose plus sur des aspects pratiques que sur la théorie.

Habituellement, lorsqu'on parle d'une action révolutionnaire, on pense à un fait ou à un événement qui, pris isolément, a des caractéristiques révolutionnaires. Citons par exemple une grève sauvage, une révolte locale, une mobilisation de masse aux objectifs sociaux de vaste portée, un coup de main, un attentat, des barricades, un mouvement de guérilla... et cela va jusqu'à des mouvements de grande ampleur comme la révolution espagnole, le soulèvement en Ukraine, etc. Tout ceci est rangé simplement parmi les actions révolutionnaires classiques.

Par ailleurs on parle d'actions « réformistes » lorsqu'il s'agit par exemple de la diffusion des idées, de la propagande, de coopératives, de grèves pour des améliorations de salaires, de travail culturel, de collectifs agricoles, voire d'un colloque anarchiste international.

Si cette définition convenait, alors tout le mouvement anarchiste actuel serait réformiste, à quelques rares exceptions près. Seuls de rares individus ou groupuscules seraient révolutionnaires au sens de cette définition.

En réalité, nous savons bien que le mouvement anarchiste actuel se considère comme révolutionnaire et critique plutôt qu'il ne soutient en règle générale ces groupuscules et ces individus.

Comment résoudre cette contradiction ?

Je pense qu'à la vérité il ne s'agit pas là d'une contradiction. Il s'agit peut-être plutôt d'une confusion conceptuelle. La définition « provisoire » donnée aux termes « révolutionnaire » et « réformiste » se fonde essentiellement sur la conception populaire, qui n'est que trop répandue parmi les anarchistes eux-mêmes. Nous connaissons cela dans d'autres domaines : l'idéalisme et le matérialisme, l'égoïsme et l'altruisme, l'anarchisme même sont des termes qui ont une signification vulgarisée, populaire, et une autre définition, qui touche vraiment à leur contenu mais qui est peu enracinée dans le lexique commun. Là où cela devient tragique, c'est

quand nous-mêmes ne savons plus distinguer de façon claire et critique.

Pour le sens commun, tout est « révolutionnaire » qui se distingue de la pratique des partis, de la politique bourgeoise, de l'Etat. Ou plus précisément : est « révolutionnaire » toute action violente, « réformiste » toute action pacifique.

C'est là, en simplifiant, l'essentiel de ces définitions populaires.

Elles me semblent non seulement complètement fausses, mais encore dangereuses. Ces définitions embrassent en effet seulement le *phénotype* de ces actions, leur aspect extérieur, leurs caractéristiques prises isolément comme un fait *sui generis*. Mais on ne peut jamais prendre isolément des actions ni les évaluer ainsi sans prendre en compte en même temps leur contexte social.

C'est là une chose banale, sur laquelle s'accordent tous ceux qui sont dotés de sens critique, qu'ils soient anarchistes ou non.

On en arrive ainsi à une évidence apparemment contradictoire : en pratique, des faits au *phénotype révolutionnaire* amènent des effets anti-révolutionnaires, tandis que d'autre part des faits de *phénotype « réformiste »* peuvent produire des événements révolutionnaires — révolutionnaires au strict sens étymologique, sans garnitures romantiques, c'est-à-dire des événements qui contribuent à une profonde transformation de la société. Dans l'opinion populaire le concept romantique de révolution, qui ne tient compte que du phénotype, confond souvent le geste insurrectionnel avec le résultat révolutionnaire. Mais tout soulèvement n'est pas une révolution.

Cette définition populaire, qui considère comme « révolution » tout ce qui est opposé diamétralement *par sa forme* au monde politique bourgeois, contient une liaison fatale, anti-thétique. Et celle-ci nous rend esclaves du monde bourgeois et des rapports qui y règnent : dans la mesure où nous posons comme révolutionnaire ce qui est l'*exact contraire* de la pratique et de la morale de nos adversaires, nous n'obtenons rien d'autre qu'une copie en négatif de leur monde. Nous perdons la possibilité de créer quoi que ce soit de *nouveau*, de tout autre. Nous ne faisons qu'un plâtre en creux de ce que nous voulons combattre.

Il est clair que ce ne peut être là le sens de ce que proposent les anarchistes.

Je crois donc qu'il nous faut cesser de distinguer entre actes « révolutionnaires » et « réformistes » seulement d'après leur *aspect*. Un hold-up peut être révolutionnaire ou réactionnaire, une coopérative peut être révolutionnaire ou réformiste, voire réactionnaire. Ce n'est pas le *phénomène* qui est révolutionnaire ou ne l'est pas, c'est le contexte de l'acte, le but qu'il se fixe et son impact concret. Et si on y trouve un aspect révolutionnaire et qu'il perdure, c'est avant tout dû au but, à la stratégie, au climat social et politique.

Prenons un exemple.

Le mouvement anarchiste en faveur de la journée de huit heures, les luttes menées à Chicago en 1886, étaient-ils révolutionnaires ou réformistes ? Les martyrs de Haymarket, qu'étaient-ils ?

Une lutte de ce genre, *en soi*, est neutre : elle peut être réformiste, quand une centrale syndicale appelle aujourd'hui à un mouvement en faveur de la réduction de la durée du travail ou pour en améliorer les conditions. Il s'agit d'obtenir une réforme au sein du système, et l'acteur de la lutte se considère comme partie de ce système, sans idée de le renverser. Une lutte pour le même but, la réduction de la durée du travail, peut toutefois être révolutionnaire, si elle s'intègre dans une perspective et une stratégie concrètes pour renverser le système : c'était sans aucun doute le cas pour les anarchistes de Chicago.

Dans ce sens, la lutte pour les huit heures en 1886 était révolutionnaire, parce qu'elle s'insérait dans un mouvement plus large, qui visait le bouleversement et la transformation de la société. La réduction de la durée du travail, dans la définition populaire, est sans doute à classer parmi les actes réformistes. Mais ces mois de 1886 furent profondément révolutionnaires : justement parce qu'il ne s'agissait pas seulement de faire diminuer la durée du travail.

La pratique de la C.N.T. elle aussi a eu un phénotype plus « réformiste » que « révolutionnaire » pendant les premières décennies : elle s'occupait de luttes syndicales quotidiennes, de revendications pour hausser le niveau de vie, de travail culturel, de formation de militants syndicalistes, d'élaboration de modèles économiques et de transformation par les syndicats, d'éducation, etc.

Dans son ensemble, cette pratique était indubitablement révolutionnaire, même si chaque action isolée dans cette longue phase de préparation apparaissait comme réformiste : elle faisait en effet *partie intégrante d'un projet révolutionnaire*, qui fonctionna au moment décisif, en 1936. La lente pratique apparemment réformiste fit alors le saut qualitatif, donnant ainsi raison à ses avocats.

Il ne reste donc plus rien de la contradiction mentionnée au début. Il me semble bien plutôt que dans la pratique les deux types d'actions, celles de phénotype réformiste et celles de phénotype révolutionnaire, sont nécessaires à produire une révolution au sens propre du terme.

Je m'explique.

Des actes violents isolés, « révolutionnaires », ne contribuent pas à une transformation révolutionnaire de la société s'ils ne sont pas étroitement liés à une base stable et à une stratégie révolutionnaire concrète. Autrement, ce type d'actions finissent toujours en un rituel théâtral creux : la « geste révolutionnaire », qui peut bien sembler esthétiquement belle à certains et flatter notre imagination romantique, mais qui ne nous rapproche en rien de notre but. Elle nous en éloigne même parfois.

En revanche, l'acte de phénotype révolutionnaire cesse d'être un vain spectacle et devient une composante d'une vraie révolution quand il devient partie intégrante d'un projet révolutionnaire réel, basé sur une démarche possible. Dans certaines situations pareils actes sont même indispensables, sans eux la situation se bloquerait et les activités de phénotype réformiste aboutiraient à des impasses.

Les actes « réformistes » seuls ne peuvent pas amener une transformation fondamentale de la société lorsqu'ils restent repliés sur eux-mêmes. Ils ne glissent que trop facilement dans une décadence stérile, deviennent purement économiques ou bureaucratiques sans plus aucune force de transformation. Il y a des exemples innombrables de cela, où des projets « réformistes » à but « révolutionnaire », voulant donc transformer la société, sont devenus au cours des années des monstres économiques auto-suffisants, et donc une partie intégrante du système contre lequel ils avaient prétendu combattre. Je me

suis penché pendant longtemps sur les échecs du mouvement des communes et des coopératives, et je crois qu'une des raisons réside dans le fait que ces mouvements n'avaient pas de vue globale sur la société mais qu'ils essayaient dans leur domaine particulier, et isolément, de parvenir à des succès. Le champ du politique, celui de l'économique et celui de la vie privée n'étaient pas des composantes équivalentes pour eux, et leur isolement par rapport aux luttes réelles dans leur pays était souvent un choix.

C'est pour tous ces motifs que je rejette l'usage du qualificatif « révolutionnaire » ou « réformiste » appliqué à des actes isolés. Un acte en soi n'est ni réformiste ni révolutionnaire. C'est seulement un mouvement, un vaste champ social avec ses luttes qui peut être réformiste ou révolutionnaire. L'anarchisme doit indubitablement être révolutionnaire et non réformiste, mais c'est tout à fait erroné de penser qu'on peut diviser les anarchistes en réformistes et révolutionnaires en observant ce qu'ils font.

Le vrai problème est ailleurs. Tant les actes de phénotype réformiste que ceux de phénotype révolutionnaire sont nécessaires, mais chacun des groupes risque peu d'atteindre le but — la révolution. Isolés ils ne peuvent résulter, pour les uns que dans un coup d'Etat, pour les autres que dans un territoire libéré au sein du capitalisme.

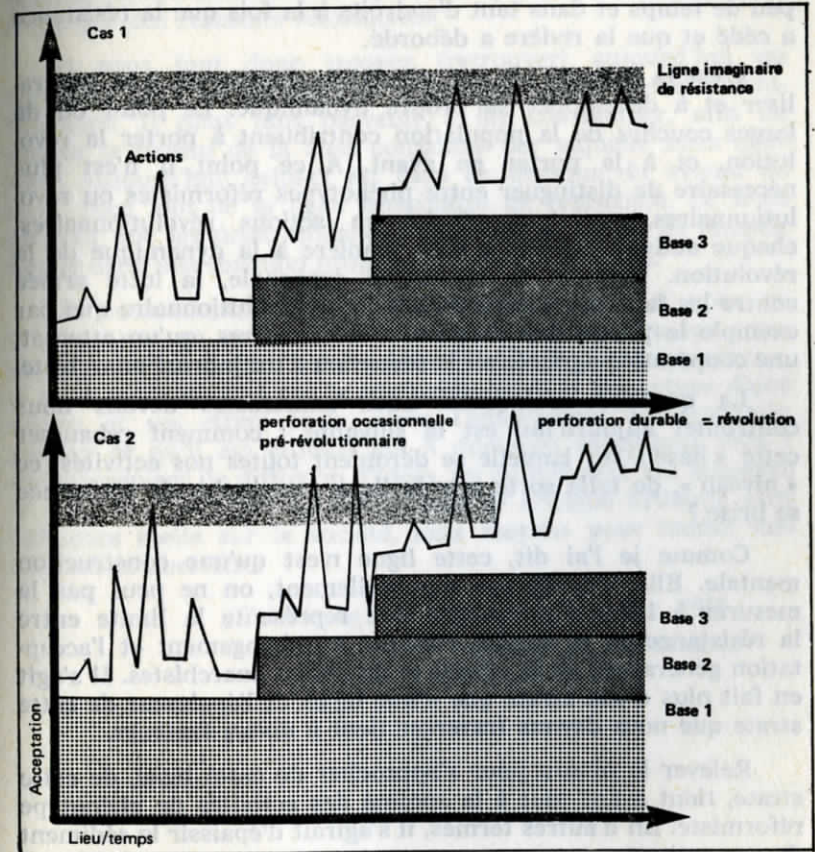
Le problème est donc de parvenir à ce que les deux types d'action entrent en relation, soient en contact et coordonnés sans jamais perdre des yeux l'objectif révolutionnaire. Comment peut-on éviter qu'un mouvement ne se perde dans une décadence réformiste, comme par exemple le mouvement socialiste qui clame de par le monde le socialisme et la révolution tandis qu'en réalité il est un des piliers les plus importants et les plus stables du système capitaliste ?

Il me semble que les actes de phénotype révolutionnaire ne peuvent être utiles que s'ils parviennent à un certain niveau. J'appelle ce niveau la *ligne imaginaire de résistance* ; on peut comparer ce concept à la métaphore du plan d'eau. Sous cette ligne, tous les actes « révolutionnaires » restent stériles et sans impact révolutionnaire, ils ne sont que gestes vains. Au-dessus de cette ligne, ils obtiennent en revanche des succès, contribuant à stimuler des transformations révolutionnaires, à balayer les obstacles ou à faire démarrer des mouvements plus vastes

dans la mesure où ils ont créé un fait accompli ou un exemple. Ils poussent le contexte social d'un pas en direction de l'anarchie.

En dessous de la ligne, ces mêmes actes restent sans effet, ou sont même contre-productifs.

La question est de savoir avec quelle densité ces actes traversent le niveau de l'eau. C'est pourquoi il faut relever la *base* sur laquelle ces actions se développent. Ce n'est que quand le fondement sera suffisamment réhaussé que la ligne pourra être brisée en plusieurs points.



Je ne pense donc pas que les innombrables actions révolutionnaires courageuses que les anarchistes ont tenté à tant de reprises dans tant de pays aient été « mauvaises » là où elles n'ont pas réussi, et « meilleures » là où elles ont triomphé au moins pour un temps. Les anarchistes japonais, allemands ou bulgares qui faisaient de l'action révolutionnaire n'étaient pas plus mauvais que les Espagnols, les Ukrainiens ou les Argentins qui ont remporté des succès révolutionnaires. C'est bien plutôt une question de niveau. En Espagne, les actions révolutionnaires partaient d'un sol, d'un fondement qui était proche de la surface de l'eau, et elles ont brisé cette ligne imaginaire en si peu de temps et dans tant d'endroits à la fois que la résistance a cédé et que la rivière a débordé.

C'est là le point où une révolution commence à se généraliser et à développer sa propre dynamique. Le point où de larges couches de la population contribuent à porter la révolution, et à la porter en avant. A ce point il n'est plus nécessaire de distinguer entre phénotypes réformistes ou révolutionnaires, car tout résulte en actions révolutionnaires, chaque activité contribue à sa manière à la dynamique de la révolution. Lors de la révolution espagnole, la lutte armée contre les fascistes au front était aussi révolutionnaire que par exemple la production de pain, d'écoles libres, qu'un attentat, une coopérative agricole ou la rédaction d'un journal anarchiste.

La question à laquelle nous anarchistes devons nous confronter aujourd'hui est la suivante : comment rehausser cette « base » sur laquelle se déroulent toutes nos activités, ce « niveau », de telle sorte que la ligne imaginaire de résistance se brise ?

Comme je l'ai dit, cette ligne n'est qu'une construction mentale. Elle n'existe pas matériellement, on ne peut pas la mesurer à l'aide d'un mètre. Elle représente la limite entre la résistance de la société étatique au changement et l'acceptation généralisée de la réalité et du projet anarchistes. Il s'agit en fait plus d'une strate que d'une ligne, et l'épaisseur de cette strate que nous devons traverser tient à divers facteurs.

Relever le niveau pour s'approcher de cette ligne, de cette strate, tient avant tout à la somme des activités de phénotype réformiste. En d'autres termes, il s'agirait d'épaissir le sédiment de ces actions.

Mais les actions de phénotype révolutionnaire ne sont pas inutiles quand on est encore loin d'atteindre le niveau de la ligne. Elles peuvent donner une impulsion, et elles peuvent servir d'indicateur pour mesurer sa hauteur, comme une sonde qui mesure la profondeur ou l'altitude. Par certaines actions bien réfléchies, elles peuvent contribuer à user et à démoraliser le système — mais cette tâche revient quand même plutôt aux activités de phénotype réformiste.

Gardons-nous toutefois de la fausse conclusion, selon laquelle un acte « révolutionnaire » amène nécessairement un résultat révolutionnaire et que les activités « réformistes » n'ont que des résultats réformistes.

Il nous faut donc trouver (retrouver) aujourd'hui un équilibre entre les activités de phénotype réformiste et révolutionnaire. Il nous faut parvenir à les coordonner, afin de relever le niveau de la base commune sur laquelle nous agissons. Aujourd'hui, celui-ci est bien en dessous du niveau de l'eau, bien loin de la ligne imaginaire de résistance. Ce n'est qu'ainsi que les deux tendances pourront se réunir et remplir toutes deux une fonction proprement révolutionnaire.

Si nous n'opérons pas cette restructuration, si nous ne mettons pas un terme à la polémique stérile entre les anarchistes « réformistes » et les anarchistes « révolutionnaires », si nous ne dépassons pas la confusion entre le phénotype d'une action et ses effets réels, alors l'anarchisme contemporain restera ce qu'il est aujourd'hui à quelques exceptions près : un mouvement de diffusion d'idées, un mouvement qui conserve et gère une tradition, un mouvement de critique brillante sans influence réelle sur la société, sans moyens pour mener une révolution libertaire.

*(Extrait de Das Projekt A, Wetzlar, 1985 ;
traduit de l'allemand.)*